





# LA DOULEUR FANTÔME



HANNA KRALL

LA DOULEUR  
FANTÔME

*Traduit du polonais par Margot Carlier*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Les reportages de ce recueil sont issus de l'anthologie *Fantom bólu*, publiée en Pologne en 2017 chez Wydawnictwo Literackie. Ils ont été revus et corrigés par l'auteure. (Un certain nombre d'entre eux avaient paru en français dans des recueils édités par Autrement, Gallimard et Albin Michel. La présente traduction a été faite à partir des versions remaniées.) Quatre textes entièrement inédits sont issus des derniers livres de l'auteure : *Pola*, Wydawnictwo Literackie, 2018 (« Les voix ») et *Szczegóły znaczące* [*Détails significatifs*], Wydawnictwo Literackie, 2022 (« Teofila », « Daniel W. » et « Quoi que ce soit »).

Copyright © by Hanna Krall  
© Les Éditions Noir sur Blanc, 2024  
pour la traduction française  
ISBN : 978-2-88983-062-6

## Un roman pour Hollywood

1.

Une dame que je ne connais pas m'a téléphoné pour m'annoncer qu'une autre dame, que nous ne connaissons ni l'une ni l'autre, aimerait avoir un livre sur sa vie. C'est moi qui étais censée écrire ce livre.

– Sa vie mérite-t-elle d'être racontée ? ai-je demandé.

Mais mon interlocutrice ne savait rien sur la vie de cette personne.

– Est-ce qu'elle va me payer ?

Mon interlocutrice ignorait également l'état de ses finances, mais elle m'a donné son adresse. La dame qui l'avait chargée de me contacter vivait en Israël. Je lui ai écrit une lettre. Courte et précise, une lettre d'homme d'affaires. *On me dit que vous souhaitez avoir un livre sur votre vie. Si votre vie mérite qu'on en fasse un livre, je l'écrirai, mais cela a son prix, bien sûr,* ai-je précisé.

Je n'avais encore jamais écrit ce genre de lettre, mais je n'avais jamais eu non plus une fille qui avait émigré. Ma fille et mon petit-fils habitaient depuis peu au Canada, et un billet d'avion pour ce pays était loin d'être bon marché. Moyennant le prix des billets pour aller voir ma fille, ai-je songé, je peux bien louer ma plume pour raconter n'importe quelle vie.

La tâche que je devais accomplir est une occupation fréquente chez des écrivains peu fortunés en Occident.

On parle alors d'un *ghost writer*. Un écrivain fantôme, œuvrant dans l'anonymat pour une autre personne, pour de l'argent.

Dans sa réponse, mon éventuelle héroïne m'a proposé de venir en Israël.

Une conférence internationale sur l'histoire et la culture des juifs polonais devait justement se tenir à Jérusalem, ce qui m'arrangeait bien. J'ai écrit à mon éventuelle héroïne que je viendrais la voir après la conférence. Elle me raconterait sa vie, je lui présenterais mes conditions. *Si nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord, ce n'est pas grave*, ai-je ajouté. *Nous ferons connaissance, prendrons le thé ensemble, puis nous dirons au revoir. Peut-être même que nous éprouverons de l'amitié l'une pour l'autre.*

J'ai passé une semaine à Jérusalem. De temps en temps, j'appelais mon éventuelle héroïne. J'ai appris qu'elle vivait en Israël depuis peu de temps, qu'elle avait deux filles et qu'elle était à Auschwitz pendant la guerre.

– On a écrit beaucoup de livres sur Auschwitz, ai-je dit sans cacher ma déception.

– Je sais, a acquiescé mon éventuelle héroïne. Mais moi, c'était différent.

– Impossible d'écrire quelque chose de mieux que Tadeusz Borowski ou que Primo Levi...

– J'ai été dans d'autres endroits encore, a déclaré mon é.h. (éventuelle héroïne).

Un jour, elle m'a appelée pour me raconter que, lors d'une réception de bienfaisance, quelqu'un lui avait demandé si on leur changeait souvent les draps à Auschwitz.

– C'était une jeune personne, a ajouté mon é.h., mais tout de même...

J'ai eu l'impression qu'elle était au bord des larmes.

– Ne vous en faites pas, ai-je essayé de la reconforter. Hier, une journaliste de Tel-Aviv m'a demandé de lui épeler le nom de Mordechaï Anielewicz. Une jeune journaliste, mais tout de même...

– Vous voyez, a soupiré mon é.h., et nous nous sommes tues.

La conférence était terminée. Le soir même, on m'a conduite dans la ville où vivait l'éventuelle héroïne de mon hypothétique roman.

Nous roulions dans l'obscurité, le long de jardins et de villas. Devant la maison du numéro 98, je suis descendue de la voiture et j'ai sonné à la porte.

Une dame âgée m'a ouvert.

Elle se tenait en retrait, dans une lumière vive qui, tel un projecteur, faisait ressortir sa silhouette du fond noir. Elle avait d'épais cheveux gris, relevés en chignon, de grands yeux marron, un sourire vague et un regard attentif.

– C'est ainsi que je vous imaginais, exactement ! me suis-je exclamée avec satisfaction. Mais je tombe de sommeil, il faut que je dorme un peu.

Elle m'a servi du thé dans un salon beige, m'a indiqué la salle de bains rose, de la taille de la plus grande pièce de mon appartement varsovien, puis m'a conduite dans une chambre blanche. Le matin, j'ai lu son témoignage, déposé au mémorial Yad Vashem à Jérusalem.

– D'accord, j'ai dit. Cela peut faire le sujet d'un livre. Vous allez me payer combien ?

– Dites-moi votre prix.

J'ai indiqué la somme correspondant à deux billets aller-retour pour le Canada, plus le montant des appels téléphoniques – pour le Canada également.

– D'accord, acquiesça-t-elle, tandis que je me disais avec un certain regret que j'aurais pu demander davantage.

– Un écrivain de l'Ouest vous coûterait deux fois plus, ai-je ajouté avec mansuétude (ce qui n'était pas faux).

– Je sais, dit mon é.h., mais je n'ai pas les moyens de me payer des écrivains de l'Ouest. Cette maison appartient à ma fille. Je vis de ma pension de retraite. Pour vous rémunérer, je vais être obligée de travailler chez une vieille femme

aveugle et à moitié sourde qui n'entend que les sons graves. Je lui parle avec une voix de ventriloque...

– Je suis donc dans une bien meilleure situation que vous. Mais pourquoi au juste avez-vous besoin de ce livre ?

Elle en avait besoin pour un film.

Le livre allait forcément devenir un succès mondial, et le film ne pouvait être tourné qu'à Hollywood.

Sa vie, disait-elle, était hors du commun, elle voulait la raconter aux gens. Sans parler qu'elle avait besoin d'argent. Pour son futur logement dans une maison de retraite. Pour aider sa fille aînée qui avait du mal à s'en sortir. Pour une opération de chirurgie esthétique. Pour faire prendre en charge son mari lorsqu'il deviendrait sénile...

– Madame, aucun de mes livres n'est devenu un succès mondial, ai-je avoué, consternée. À l'exception d'un seul, peut-être, mais là il s'agissait de l'homme qui dirigea le soulèvement du ghetto de Varsovie. Il y a tout de même une différence entre vous deux, non ? Du reste, ce livre non plus ne m'a pas fait gagner beaucoup d'argent... Êtes-vous certaine que je sois la personne qu'il vous faut ?

Elle n'en était pas certaine, mais elle n'avait pas le choix. Elle l'avait déjà proposé à un écrivain polonais bien connu, établi en Israël, mais il avait refusé. Il avait prétendu qu'il n'écrivait que sur sa propre vie, pas sur celle des autres, et lui conseilla d'écrire elle-même son histoire.

– C'est très simple, avait-il dit. Prenons la scène où vous transportez illégalement du tabac à Vienne, dans une valise en cuir noir verni. Vous entrez dans un compartiment, vous posez votre valise sur l'étagère à bagages et vous vous asseyez. Quelques instants plus tard arrive un SS, un homme grand et beau, avec une valise en cuir de porc jaune. Il la place à côté de la vôtre et s'assied en face de vous...

– Et ensuite ? avait demandé mon é.h. à l'écrivain.

– La suite, vous devez l’imaginer toute seule, avait-il répondu. Vous voilà devant un mystère qu’il faut résoudre. C’est ça, la littérature.

– Dites-moi au moins ce que contenait la valise jaune, avait insisté mon é.h.

– Et comment voulez-vous que je le sache ?! s’était offusqué l’écrivain. C’est à vous de le savoir, pas à moi.

– Je suis incapable d’écrire sur ma propre valise noire, alors comment pourrais-je dire quoi que ce soit sur une valise jaune inventée de toutes pièces ?

– C’est ça, la littérature, avait répété l’écrivain en écartant les bras. Je vous en ai déjà assez dit, madame.

Voilà comment s’était terminée la tentative de recruter pour Hollywood un écrivain célèbre. Il ne restait plus que moi. Parce que j’avais écrit *Prendre le bon Dieu de vitesse*, preuve que je comprenais bien les juifs, et aussi le recueil de reportages *Six nuances de blanc*, preuve que je comprenais bien l’amour. C’était la condition nécessaire pour faire un livre sur elle. Un livre qui lui permettrait d’avoir une place dans une maison de retraite, de se payer de la chirurgie esthétique, et ainsi de suite.

Je me sentais un peu frustrée à vrai dire, je n’étais pas la personne que mon é.h. avait contactée en premier pour proposer ce travail, mais j’ai vite multiplié mes gains par le taux de change du dollar au marché noir, puis j’en ai soustrait le prix des billets pour le Canada. D’après le résultat obtenu, à condition de téléphoner moins souvent et, de manière générale, de réduire un peu nos dépenses, nous pourrions, mon mari et moi, nous rendre chez nos enfants deux fois.

– D’accord. Je vais vous écrire votre livre. Seulement, madame, nous avons des opinions divergentes au sujet de la littérature, l’écrivain célèbre et moi. Pour moi, la littérature, c’est autre chose... Cela ne vous dérange pas ?

– Non, dit mon é.h. Tout ce qui m’importe, c’est d’aboutir à un film pour Hollywood.

Je lui demande donc du papier et du café au lait, je m’assieds dans un fauteuil beige et je pose ma première question : « Qui étaient vos parents ? »

2.

Le livre sur Izolda R. (c’est le vrai prénom d’avant-guerre de mon héroïne, qui en porte un autre à présent) écrit pour moi, pas pour Hollywood, devrait débiter comme suit :

« Izolda R., une petite brune avec de longues jambes et des cuisses qu’elle aimait décrire comme rondes et robustes (elle était persuadée que la robustesse et la longueur de ses jambes la rendaient plus grande), avait rencontré son futur mari la première année de la Seconde Guerre mondiale. Peu après leur mariage, un mur commença d’être érigé autour du quartier juif. Avant leur premier anniversaire de mariage, le mur fut terminé. Izolda R., fille d’un chimiste qui était propriétaire d’un grand immeuble au croisement de la rue Ogrodowa et de la rue Żelazna, avait dû apprendre à soigner les malades du typhus. Elle s’en sortait bien. Le jour elle travaillait dans un hôpital, et la nuit auprès de patients à domicile. Ces derniers mouraient aussi souvent que les patients à l’hôpital, mais dans des draps propres, entourés de leur famille, en présence d’un médecin. Elle préférait la mort luxueuse des riches à celle des pauvres à l’hôpital. »

C’est ainsi que mon livre devrait commencer, mais un tel début s’est rapidement révélé impossible – et cela pour deux raisons. Premièrement, aucun lecteur américain n’y comprendrait rien : quel typhus ? quel mur ? quels morts ? De plus, il faudrait sans doute accompagner les mots « Seconde Guerre mondiale » d’une parenthèse précisant la date (1939-1945). Deuxièmement, avec ma manière d’exploiter les faits, je parviendrais à écrire un reportage, certainement

pas mauvais, mais de quatre-vingts pages seulement, alors que j'étais censée écrire un gros pavé.

– Un gros pavé, madame Krall, m'a expliqué mon héroïne. Au moins comme *Ingeborg* de Kellermann. Vous l'avez lu ? C'est le plus beau livre sur l'amour. Tout y est tellement émouvant : son désespoir, son amour, sa douleur... Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Je la comprenais.

Je comprenais également que je n'avais pas d'idée pour écrire un gros bouquin sur l'amour et le désespoir.

De retour en Pologne, j'ai appelé Krzysztof Kieślowski. Devenu un réalisateur de renommée mondiale, il devait savoir comment écrire pour Hollywood.

Je lui ai raconté l'histoire d'Izolda R.

– Pas mal, constata-t-il. Les juifs américains en ont assez des juifs victimes, des juifs humiliés, conduits sans résister à la mort. Ton héroïne se bat et gagne, c'est un thème *en vogue*<sup>1</sup>, parfait pour un producteur américain.

– Dans ce cas, Krzysztof, sois gentil et écris-moi le début. Pas très long, quelques phrases, un texte typiquement hollywoodien, pour que je sache comment m'y prendre.

Krzysztof Kieślowski est non seulement un homme du monde mais aussi quelqu'un de très serviable. Il est rentré chez lui, a retiré de sa machine à écrire la page du scénario en cours et l'a remplacée par une feuille vierge. Il a écrit :

*Il avait des mains exactement comme celles dans un album italien, dessinées par Léonard de Vinci. Comment Léonard savait-il qu'il aurait ces mains-là ? Lui précisément ? Et qu'elle allait les rencontrer et les toucher – elle qui, petite, grimpait sur une chaise en l'absence de son père pour prendre l'album sur l'étagère du haut afin d'admirer ces mains ? De belles mains délicates aux longs doigts graciles qui s'accorderaient à merveille avec la fine alliance dorée,*

---

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

*la plus fine qu'elle ait jamais vue, celle d'une tante décédée qui avait été habillée pour la mise en bière. Cette alliance lui irait parfaitement, parce qu'elle serait à peine visible sur sa peau dorée. Ni bronzée ni hâlée, mais dorée toute l'année, même en hiver. Ses mains ressemblaient à un ornement lorsqu'il les posait sur le dossier de la chaise ; et à présent, comme si de rien n'était, elles sublimaient son bras à elle, sa main...*

Oui, c'était exactement ce dont j'avais besoin. J'ai habilement complété le texte avec le décor du premier chapitre : un bosquet de bouleaux, de la mousse brûlante, une lumière chaude, frémissante à travers le feuillage. *Il glissa sa main sur son cou...* – j'ai ajouté cette phrase juste avant la description de la peau dorée. Mais je me suis révoltée contre la tante décédée, habillée pour la mise en bière, et je l'ai biffée.

La description se révéla d'une rare clairvoyance, tout comme le dessin de Léonard de Vinci. Le mari d'Izolda R., que je rencontrai bien plus tard à Vienne, avait des mains exactement comme les avait décrites Krzysztof Kiesłowski.

3.

Mon héroïne racontait les faits avec précision, de façon neutre, comme si elle avait oublié que cela devait donner matière à un gros pavé. Tantôt, elle essayait de comprendre son comportement de l'époque, de se comprendre elle-même. Tantôt, elle y renonçait, supposant, à juste titre, qu'il n'était plus possible aujourd'hui de comprendre et qu'il fallait donc veiller à la plus grande exactitude. Cette distance placide qu'elle manifestait par rapport aux événements vécus donnait l'impression qu'un rideau de théâtre transparent, à peine visible, était tendu entre elle et le passé.

Nous étions assises dans le salon beige en sirotant du thé et en grignotant des pralines, tandis que derrière le rideau transparent Izolda R. soignait les malades atteints du typhus, volait au secours de son beau mari ou faisait ses adieux à sa

meilleure amie, Basia Gajer. Basia avait cru les Allemands lorsqu'ils avaient prétendu que les juifs détenteurs d'un passeport étranger pourraient quitter la Pologne. C'était à l'hôtel Polski, rue Długa. Basia portait un pull tricoté avec des restes de laine de plusieurs couleurs, qu'elle avait confectionné spécialement pour la route. Elle montrait à Izolda la maille et la doublure rose, cachant une multitude de nœuds. Plus tard, quand Izolda se retrouverait à Auschwitz, elle reconnaîtrait immédiatement, dès le premier jour, le pull de Basia Gajer. Sur le dos d'une surveillante. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, c'était le même pull, confectionné avec des restes de laine colorée, soigneusement doublé d'un tissu rose.

Le matin, les Allemands encerclèrent l'hôtel. Ils répartirent les gens en deux groupes : Polonais et juifs. Izolda R. présenta ses papiers aryens et se mit avec d'autres Polonais, ceux qui étaient venus faire leurs adieux. Les juifs furent transportés à Bergen-Belsen, les Polonais à la prison du Pawiak. Derrière le rideau invisible de l'élégant salon beige, rempli de tableaux, de livres et de disques, voilà que, soudain, apparaît la prison.

Le couloir du Pawiak était long, avec de nombreuses portes de cellules de chaque côté. Quand on conduisait les prisonnières aux latrines, elles pouvaient jeter un coup d'œil, par le judas, à l'intérieur d'une cellule surnommée la cellule juive. Izolda R. le faisait chaque fois ; un jour, elle y aperçut sa belle-mère. Celle-ci se tenait assise, le visage face à la porte, comme si elle la voyait à travers, et elle faisait non de la tête. Ce tic lui était resté après une hémorragie cérébrale relativement mineure et prêtait à son visage un air d'incrédulité tranquille. « Je suis au Pawiak, tu te rends compte ? » disait le visage aperçu à travers le judas.

Izolda R. retourna dans sa cellule. Il y avait là deux nouvelles prisonnières, des jeunes femmes amenées la veille.

– Qui était dans la voiture avec vous ? demanda Izolda R. N'y avait-il pas un homme blond, grand et beau ?

- Si, il était avec nous, répondirent les jeunes femmes.
- Et il était assis comment ? Les jambes écartées peut-être, les bras pendant le long du corps ? demanda-t-elle.

C'est exactement ainsi que se tenait le beau blond, assis à côté d'un homme plus âgé aux cheveux blancs. Mais il n'y avait pas de blonde décolorée avec eux.

Tout était devenu clair : ils ont attrapé son mari et ses beaux-parents, seule sa belle-sœur a réussi à s'échapper.

Izolda R. se dit qu'elle aimerait mourir instantanément, ici, dans la cellule...

Le lendemain, on les fit sortir pour la promenade.

Au milieu du parcours, cinq femmes étaient apparues sous le porche de la prison. Les détenues de la cellule juive. On les avait fait sortir pour les exécuter. Parmi les femmes se trouvait la mère de son mari. Les prisonnières longèrent la galerie et descendirent l'escalier, avant de pénétrer dans la cour.

Izolda R. fut saisie de frayeur. Si elles tournaient à gauche, sa belle-mère pourrait l'apercevoir. La reconnaître. Esquisser un geste. Elle pourrait la trahir... Izolda R. portait au cou une petite chaîne avec un médaillon de la Sainte Vierge. Elle le toucha et se mit à prier : « Vierge Marie, fais qu'elle ne regarde pas par ici. Vierge Marie, qu'elle ne me regarde pas surtout... »

La cellule juive avançait dans la cour, la mère de son mari allait droit à la mort, tandis que, elle, elle priait la Sainte Vierge pour qu'elle y aille plus vite. Enfin, elle vit le dos de sa belle-mère, les prisonnières disparurent derrière le bâtiment. Elle ressentit un soulagement. Puis elle entendit cinq coups de feu. Elle songea : Dans un instant, ils vont faire sortir mon mari pour le fusiller.

Deux jours plus tard, elle reçut un message codé de son mari. La voiture avait transporté un autre beau blond à la prison du Pawiak. Les bras pendant le long du corps n'étaient pas les siens.

De notre côté du rideau transparent, mon héroïne se lève de son fauteuil pour allumer la lampe.

– Le matin, je ne voulais plus vivre, et quand ma belle-mère est passée, je me suis sentie soulagée... Vous y comprenez quelque chose, Hanna ?

Je ne me suis même pas posé la question, car une autre pensée occupait mon esprit. J'ai senti monter en moi une émotion que je connaissais depuis des années, depuis que j'avais commencé à écrire des reportages. Elle surgissait chaque fois que j'avais devant moi un personnage hors du commun. Quand je tenais mon sujet. Pendant qu'Izolda R. me racontait comment elle avait prié dans la cour du Pawiak pour la mort plus rapide de sa belle-mère, moi, je me disais que c'était une scène formidable. « Vous y comprenez quelque chose ? » aurais-je pu demander à mon tour, mais je n'ai pas osé. J'ai demandé à Izolda R. de me dessiner la cour du Pawiak. C'est comme si mon écriture était plus importante que leur mort... pensais-je, à regret, alors qu'Izolda R. m'expliquait la configuration de la scène. Comme si elles allaient à la mort pour que je puisse le raconter... Toutefois – j'ai essayé de me justifier –, il faut absolument raconter tout cela. La belle-mère avançant vers la mort, la prière d'Izolda... Et puisqu'il faut l'écrire, autant que ce soit bien fait. Pour que celui qui le lira un jour comprenne... Hannah Arendt a lu tous les livres du monde, et pourtant elle ne comprenait pas pourquoi les juifs allaient si docilement à la mort. Est-il seulement possible de le raconter, de le faire comprendre aux gens ?

Je me suis souvenue d'un épisode que m'avait raconté un ami compositeur, ancien prisonnier d'Auschwitz. Lorsque l'évacuation du camp a commencé, plusieurs centaines d'hommes ont été mis en rangs par quatre, puis conduits vers les wagons. Les premiers ont entonné *La Varsoviennne*, reprise aussitôt par toute la colonne. Les Allemands ont alors décidé de faire une plaisanterie et, à l'endroit où les

routes bifurquaient, ils ont dirigé les prisonniers non pas vers les wagons mais vers la chambre à gaz. Les Polonais étaient justement en train de chanter : « Allez, les Polonais, aux armes... ! », mais les quatre premiers hommes n'ont pas chanté les mots suivants : « Vive la liberté, vive la Pologne ! » Les quatre premiers hommes se sont tus et se sont dirigés vers la chambre à gaz. Puis le deuxième groupe cessa de chanter. Puis le troisième. Pour finir, toute la colonne marchait – non, cela n'avait rien d'une marche, les prisonniers avançaient en traînant les pieds – dans un silence complet, dans la torpeur. « Je ne pensais à rien, m'a raconté le compositeur. Plus tard, j'ai essayé à plusieurs reprises de me remémorer à quoi je pensais à ce moment-là, mais j'en suis arrivé à la conclusion que je ne pensais à rien. Ni à ma femme ni à mes parents. Mes jambes avançaient machinalement, mon corps se mouvait, privé de toute volonté. Quelques mètres avant d'atteindre la chambre à gaz, les Allemands nous ont ordonné, dans un éclat de rire, de faire demi-tour. Les prisonniers sont restés silencieux. On les a conduits dans un baraquement où ils devaient attendre leur train. Là, ils se sont jetés sur les châlits et, le visage enfoui dans leurs mains, ils ont pleuré. Le baraquement entier était secoué par les sanglots étouffés de plusieurs centaines d'hommes sauvés de la chambre à gaz. Depuis lors, je comprends pourquoi les juifs se sont laissé conduire à la mort », a conclu le compositeur.

Peut-on reprocher à Hannah Arendt de n'avoir jamais pleuré, le visage caché dans les mains, sur le lit d'un camp ?

Peut-on comprendre la prière d'Izolda R. sans avoir jamais traversé la cour de la prison du Pawiak ?

Peut-on, en consignait sa prière, permettre à quelqu'un de comprendre plus facilement ?

J'étais en train de réfléchir à tout cela quand Izolda R., après avoir terminé de dessiner la cour, s'est levée de son fauteuil avec l'éternelle question :

– Qu'allons-nous préparer pour le dîner, Hanna ?

4.

J'ai écrit mon livre. Exactement comme il devait être.  
Je lui ai envoyé le manuscrit.

Pas de réponse.

Finalement, le téléphone a sonné, et j'ai entendu une voix incertaine :

– C'est curieux, Hanna. Je lis et je relis. J'ai dû le lire quatre fois déjà... Enfin, Hanna, je ne suis pas convaincue. Il faut qu'on en parle.

Nous en avons parlé à Vienne, au Café Prückel.

L'établissement où elle s'était fait arrêter par la Gestapo. Elle m'a montré la table devant laquelle elle était assise ce jour-là : sous un miroir, en face de la porte, près d'un palmier en pot. Le miroir se trouvait toujours là, la table et le palmier également... Elle dit :

– J'étais assise face à l'entrée et c'était une erreur. J'aurais dû m'asseoir le dos à la porte.

– Ils vous auraient vue dans le miroir. Vous n'auriez gagné que quelques minutes.

– C'est vrai.

Nous étions assises près de cette table, devant la fenêtre, en train de manger un strudel aux pommes avec de la crème Chantilly. Le gâteau était chaud, la crème était froide. Nous mangions ce délicieux strudel, pendant que mon héroïne m'expliquait le trajet parcouru avec la Gestapo.

– On a tourné à gauche, là-bas, fit-elle en m'indiquant l'endroit par la fenêtre. On se dirigeait vers le canal, puis de nouveau à gauche, je vous le montrerai plus tard.

(Plus tard, elle m'a montré un monument et une plaque : « En ce lieu se trouvait le siège de la Gestapo, de nombreuses personnes ont été torturées et sont mortes ici. »)

– C'est un tout petit roman, Hanna, lança-t-elle soudain. Au lieu d'un gros pavé, vous avez fait un livre minuscule.

– C'est ainsi qu'il doit être, ai-je expliqué. Le livre sur Marek Edelman était encore plus court. D'une soixantaine

de pages, d'un tiers. Pourtant, c'est un livre sur les combattants du ghetto...

– Tout cela était si terrible, poursuivit-elle, comme si elle ne m'entendait pas. Mon désespoir, mon amour, mes larmes, et vous, vous en faites quoi ? À peine quelques phrases, et c'est tout ?

– Un grand désespoir nécessite peu de mots, Izolda.

(Je n'ai pas dit « Izolda », car elle porte un autre nom en réalité... Non, en réalité, elle s'appelle bien Izolda, mais elle utilise un nom aryen on ne peut plus banal. Comment peut-on renoncer au prénom Izolda pour un autre, si commun ?)

– Je vous ai raconté tant de choses... Je pensais que vous alliez les exploiter, dit-elle avec de plus en plus d'assurance, voire de reproche.

Je sentais la colère m'envahir. Mon héroïne commençait à se comporter comme une cliente qui apporte un tissu à sa couturière, s'attendant à une toilette avec des plis, des fronces et des volants, mais qui finalement reçoit une robe simple et modeste.

– Plus le tissu est beau, plus la coupe doit être simple, ai-je argumenté, reprenant mon idée en d'autres termes. Vous êtes adorable, Izolda, mais vous avez mauvais goût. Non, peut-être pas mauvais... me suis-je corrigée, plutôt anachronique. Ou traditionnel...

Le lendemain, je me suis rendue à l'appartement de son mari, où elle s'était arrêtée pour quelques jours.

Son mari était au travail.

J'ai regardé tout autour. Des photographies agrandies étaient accrochées sur tous les murs. Certaines en noir et blanc, d'autres en couleurs, qui étaient des tirages noir et blanc colorisés. Elles représentaient des femmes – des brunes, des blondes, toutes souriantes, jeunes.

– Les sœurs de mon mari, a précisé Izolda. Là, c'est Tusia, ici, Hela... En vérité, elles s'appelaient : Estera, Chaja,

Nechama et Sarah, mais à la maison, on les appelait par des prénoms polonais : Tusia, Hela, Halina et Zosia...

Je les connaissais toutes. Elles étaient dans le récit d'Izolda comme dans mon livre, qui n'était pas tout à fait le mien.

Zosia. La plus jeune des sœurs, mariée à Lviv, est morte la première.

Tusia et Hela. (Hela porte une robe d'été, colorée en rose, ainsi qu'un petit bibi ; elle avait des cheveux dorés, un décolleté bronzé et une taille fine, mais cela ne se voit pas sur la photo.) Toutes deux se sont suicidées après la mort du mari de Hela. Elles ont d'abord empoisonné l'enfant, puis ont avalé le poison elles-mêmes. Izolda les avait vues pour la dernière fois lorsqu'elle était venue chercher sa mère pour l'emmener à Chełmno. Hela l'avait suppliée : « Sauve-les aussi. Sauve ma mère, mon père, ma sœur... » Elle n'avait pas mentionné son frère, elle savait parfaitement que sa belle-sœur allait de toute façon le sauver. Izolda lui en voulait. Hela si blonde, si jolie, ne ressemblant en rien à une juive, n'essayait même pas de s'en sortir, tandis qu'Izolda, elle, avec ses cheveux peroxydés, ses yeux qu'un policier n'avait aucune difficulté à identifier de loin, et même dans un vélo-taxi en mouvement, elle devait survivre et sauver tout le monde.

Szymuś, le fils de Tusia. Il avait six ans. Elles lui ont donné du poison. Elles ont dit... Au fait, qu'est-ce qu'on dit dans de telles circonstances ? « Sois gentil, avale ça » ? Les propriétaires de leur cachette les ont retrouvés tous les trois quelques jours plus tard. Ils ont eu des problèmes avec les funérailles.

Halina. Elle était brune et moins jolie que ses sœurs. Elle avait des jambes assez laides mais, sur la photo, elle les croise avec grâce (je soupçonne Izolda R. d'avoir un peu exagéré avec ces jambes, elles n'étaient pas si mal que ça). Elle décolorait ses cheveux, ce qui leur donnait une horrible teinte jaune. Elle avait rencontré un monsieur, dont